

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Nostalgies de Collège / Pierre Des Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 313-318

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Nostalgies de Collège

*Dédié à mon ami L. M.
à l'Abbaye de Saint-
Maurice.*

Il y a près de chez nous un petit bois délicieux, de hêtres et de sapins, plein de fraîcheur et d'ombre. Çà et là des frênes, quelques vieux chênes aux troncs énormes, dignes de l'antique Armorique. Quelquefois le lierre grimpe jusqu'aux sommets des hêtres, et partout de la mousse, et quelle mousse ! menue, tendre, fine, veloutée, sur le tronc des arbres, sur les branches mortes, sur les rochers, et toute pleine du parfum des grandes campanules bleues qui croissent par là. Les pigeons sauvages, quelques pics-verts que l'on entend au loin travailler sur un vieux tronc de sapin, une dizaine de merles qui chantent et qui vont boire l'eau d'une source voisine, un couple d'écureuils qui a fixé sa demeure tout au haut du plus grand chêne, sont

les seuls hôtes de ce bois, quand je n'y vais pas moi-même promener ma paresse sur la mousse.

J'y vais souvent, car que faire en vacances sinon flâner ? On flâne, les mains plantées dans les poches et le chapeau sur l'oreille, on flâne sur les trottoirs de ville, dans les champs, dans les prés, dans les bois, sous les sapins, sur la mousse, on va quelquefois flâner dans un congrès, on flâne jusque dans les livres ! Moi, j'ai l'habitude de flâner dans les bois, sous les hêtres et les sapins, seul ou accompagné seulement de quelque nouveau livre qui me sert presque toujours d'oreiller pour dormir. Que voulez-vous ? il faut bien que les livres nouveaux servent à quelque chose !

Il vous faudrait voir la frayeur que je soulève chaque fois que je pénètre dans mon petit bois : tel l'effet du premier coup de foudre dans le calme d'un jour d'été. Tout le monde est dans la stupeur : les pigeons sauvages se sauvent, les pics-verts cessent de travailler et les merles se taisent ; et du haut de leur manoir, les écureuils regardent avec leurs petits yeux étonnés et se demandent avec angoisse si je ne vais pas au moins ramasser la mauvaise noisette qu'ils viennent de laisser tomber ! Puis on me reconnaît et alors le calme et la confiance renaissent dans les cœurs. On ose s'approcher, on vient s'installer dans la feuillée au-dessus de ma tête et l'on essaie un petit air de vacances. Et me voyez-vous là, étendu sur la mousse et regardant s'élever à travers les rares rayons du soleil qui percent l'épais feuillage du bois, les spires majestueuses de ma cigarette ?

Çà, pour oublier ce qu'il ne faut plus savoir ! L'esprit se dilate, le cerveau s'épure, les idées trop rapidement enfouies, dans un effrayant pêle-mêle, écrasées les unes par les autres dans une serre trop étroite, se mettent à l'aise aux frais des inutiles et des parasites ; là meurent frappés d'une égale infortune, maints verbes irréguliers, cent formules de chimie et autant d'algèbre et de trigonométrie !

Mais cette année quand j'entrai pour la première fois dans mon petit bois, on me reconnut à peine : « Est-ce lui, est-ce lui ? demanda un jeune pigeon. — Non, dit un vieux merle, ça m'a l'air d'un bachelier. Regarde ces cheveux... » — Est-ce que c'est méchant ? — C'est plutôt bête. — Si, si, dit un pic-vert, c'est lui, c'est lui, c'est lui... mais je crois qu'il est malade, et si je m'y connais bien, il a la nostalgie... — Ah !... »

Il disait vrai le pic-vert, c'était moi. Hélas ! moi non plus je ne reconnus ni les hêtres, ni les sapins, la mousse me parut moins fine, les chants des merles, pleins d'arrogance et de méchanceté et les pics-verts m'agaçaient terriblement. Même la fumée de mon cigare était pour moi sans charme et ne me disait rien :

« Le rossignol était sans voix,
La nature était sans mystère !.. »

Je ne sais quoi de triste et de douloureux s'agitait dans le fond de mon cœur, quelque chose comme le regret du bonheur irrévocablement perdu, la tempête du soir après la sérénité du matin ! Délicieuse tristesse, regrets charmants je veux bien l'avouer. La tristesse a ses charmes, des charmes indéfinissables, et si quelquefois elle fait couler des larmes, que ces larmes sont chères ! Nos plus beaux souvenirs, ceux vers lesquels nous retournons comme l'oiseau retourne au buisson où il a une fois chanté, sont presque toujours mouillés de pleurs.

Les souvenirs m'assiégeaient en foule, souvenirs délicieux, souvenirs charmants. Je revoyais dans un seul regard tout un passé, court sans doute, mais presque tout fait de jours tranquilles, heureux, pleins de soleil... ! S'il y eut quelquefois des jours orageux ou seulement chargés de nuages, je ne m'en souviens plus, ou si je m'en souviens, ils ont perdu l'aigreur du moment et c'est encore pour les regretter.

Illusions d'optique ! peut-être, et j'ai tort de rapporter

ces rêveries folles, extravagantes ! *Major e longinquo reverentia* ; évidemment !

Soit ! mais je ne puis me convaincre de mes torts. Je revois le collège, et je me disais que peut-être en somme et quoi qu'on en ait dit, le collège n'est pas une geôle : ses longs corridors me paraissaient moins sombres et moins lugubres, ses murs plus blancs, et je me rappelais des salles d'étude tout inondées d'un gai soleil. Oh ! qu'il faisait bon, assis à ces pupitres noirs où sont gravés maints noms aujourd'hui célèbres, feuilleter ces gros dictionnaires recouverts quelquefois d'une paresseuse poussière ! Si par hasard Virgile, Horace, Homère et surtout Démosthène vous font la grimace et vous mettent en quarantaine, vous supportez aisément la disgrâce de ces étrangers en courant chez Lafontaine, Racine, Boileau et même chez Louis Veuillot. Chaque chose a du bon et il vous arrive de cueillir un bout de plaisir même au sein des mathématiques ! Et te souvient-il, cher Gui du Ramier, du jour fameux et digne de mémoire où tout près de moi tu fis un vers latin ? Nous avons fêté joyeusement la victoire, et la récompense fut digne de ta sueur et de ta Muse ! Je vis tes yeux briller d'une indicible joie lorsque, en présence de treize rhétoriciens, monsieur le professeur proclame *ex cathedra* qu'il ne manquait pas un pied à ton alexandrin.

O jours heureux, jours passés comme un songe ! revenez, revenez...

Puis c'étaient les inspecteurs qui se présentaient à mes yeux et que je voyais devisant à mi-voix sous les allées de platanes, et vous dirai-je ? leur aspect n'a plus rien d'effrayant. Innocents martyrs du devoir, ils souffrent sans cesse persécution pour le bien du prochain, et je n'ai pas craint, moi ingrat, de les crucifier certains jours dans plus d'une chronique ! Mais, je le sais et c'est ce qui fait ma joie, ils ont trop de vertu pour attendre des hommes la juste récompense de leurs bonnes actions, la vile ingratitude ne touche

pas leur âme placée bien au-dessus du reste des humains, et solliciter auprès d'eux son pardon n'est qu'une offense de plus.

O platanes ! c'était donc pour cacher de criminels desseins que vous jetiez à profusion, sur nous, votre ombre généreuse ! Je les revois ces longues allées de platanes et ces marronniers sauvages dont les fruits, en automne vengeaient les injures et restituaient l'honneur. Deux énormes noyers nous donnaient, dans les bonnes années, au moins une noix pour un vigoureux coup d'échelas lancé à leur sommet, et que ne se fait-il pas, ô noyers ! à la faveur de vos larges troncs ?... Là, se rencontrent les fortes têtes, les philosophes au front pâle et les politiciens primesautiers, comme aussi les porteurs de lunettes qui cherchent un abri assuré contre les projectiles des gosses. Là, sont reposés, discutés, jugés et définitivement débrouillés, en des discours savants et où la raison domine les problèmes les plus ardues de la politique intérieure et internationale. Là, sont numérotées les vertus des maîtres et des disciples et leurs défauts sont pris en considération. Rien n'échappe à la sagacité de ces belles intelligences ; elles saisissent avec un égal bonheur et les événements de la guerre russo-japonaise et les innombrables campagnes de Napoléon I^{er}, la tactique de monsieur l'inspecteur aussi bien que celle de l'héroïque Stœssel !

Souvent, je m'en souviens, on parlait d'avenir, à l'ombre des platanes. La jeunesse vit d'espérance... ! Et quelle espérances ! Quel avenir ! quand on a vingt ans, quand on n'a pas souffert, quand on n'a pas pleuré ! L'avenir, ce n'est pas un vain mot, mais de quoi sera-t-il fait ?

L'oiseau chante au printemps, mais déjà quand vient l'été il se tait, il oublie ses chants. Ainsi fait l'homme, dit-on, mais l'homme n'a qu'un printemps. Peut-être ai-je achevé mon printemps ou s'il m'en reste encore, il ne m'en reste guère. Je vois venir l'été et les jours que je distingue à

peine dans le lointain brumeux et que, peut-être, je n'atteindrai même pas, ne ressemblent déjà plus aux jours des temps passés. Le ciel a perdu de sa sérénité ; des nuages apparaissent au fond de l'horizon et révèlent des orages certains et inévitables. Resterai-je debout dans la tempête ? Hélas beaucoup sont tombés et ne se sont pas relevés !

Tu me les as cachés ces nuages, ô vieux rocher d'Agaune ! A tes pieds c'est le calme, c'est la paix, c'est la joie exubérante de la jeunesse exempte d'inquiétude ; ce sont les charmes de la solitude, les douceurs infinies de la prière, les divines splendeurs du sacrifice. A tes pieds, c'est l'Espérance... ! Heureux ceux qui te reverront, ô vieux rocher, et que tu abriteras encore un été, mais plus heureux ceux que tu abrites tous les étés ! Toi, du moins, mon ami, qui es de ces heureux, et qui, drapé dans ton ample soutane, jouis de tous ces biens sans crainte de les perdre, songe, dans ton aimable solitude à ceux que leur étoile exile en les dépouillant jusqu'à l'espoir du retour... ! Je serai moi-même trop heureux si mes pensées, toujours prêtes à s'en voler vers des lieux si chers, trouvaient au moins dans ton cœur une demeure aimée.

Stella matutina, ora pro nobis !...

Chantez, mes merles, chantez ! Vos chants sont beaux, je les aime, c'est l'espoir !...

PIERRE DES HUTTES